

À PROPOS DE L'ORIGINE DU ROUMAIN

(à partir de quelques ouvrages récents)

La problématique complexe concernant l'origine du roumain et de ses dialectes a retenu, à nouveau, ces dernières décennies, l'attention des linguistes et des historiens tant roumains qu'étrangers. On a repris, en général, des thèses plus anciennes en faveur desquelles les auteurs ont apporté de nouveaux faits et arguments.

Ils sont peu nombreux ceux qui auraient pensé qu'après plus d'un siècle depuis la parution de l'ouvrage de Robert Roesler, *Romänische Studien* (Leipzig, 1871), la théorie migrationniste soit reprise sous cette forme péremptoire que l'on trouve dans le livre de Gottfried Schramm (professeur à l'Université de Freiburg), *Eroberer und Eingesessene, Geographische Lehnnamen als Zeugen der Geschichte Südosteuropas im 1. Jahrtausend n. Chr.* (Stuttgart, 1981) et dans l'étude de synthèse du même auteur, *Frühe Schicksale der Rumänen. Acht Thesen zur Lokalisierung der lateinischen Kontinuität in Südosteuropa*¹, publiée dans trois numéros de la revue « *Zeitschrift für Balkanologie* » (1984–1987). Néo-roeslérien convaincu, G. Schramm insiste sur « le mérite » du professeur de Graz, R. Roesler, qui, « sans le moindre substrat politique » aurait apporté, à l'avis de l'auteur, « les plus importants arguments, valables aujourd'hui encore, contre la permanence romane en Roumanie »².

Dans les ouvrages ci-dessus mentionnés, G. Schramm aborde, pour la première fois, la question de la présence d'une population urbaine romanisée, à laquelle les Slaves ont repris les noms de six villes de Macédoine : *Devol*, *Florina*, *Kastoria*, *Véria*, *Salonique*, *Serres* et, probablement, *Bitola* et aussi *Lāsun* (en Thessalie). Cette population urbaine provenait du nord, de la zone Danube-Sava, et s'était déplacée de 400–500 km vers le sud, autour de l'année 600, à l'arrivée des Slaves.

Etant donné la nouveauté de ces considérations relatives à la romanité sud-danubienne, nous reproduisons, en traduction, le paragraphe en question : « Lorsque les Slaves se sont établis autour du 41° parallèle, ils ont trouvé, dans la contrée située entre le sud de l'Albanie d'aujourd'hui et le cours inférieur de la rivière de Strymon, six villes où – compte tenu de la résonance que les noms de ces villes ont gardée en slave – les latins représentaient l'élément ethnique le plus fort. Ces six villes sont Devol, Florina, Kastoria, Véría, Salonique et Serres. Probablement, la constatation est également valable pour Bitola, mais les indices

¹ Ultérieurement, l'auteur à repris les arguments dans un autre ouvrage : *Ein Damm bricht. Die römische Donaugrenze und die Invasionen des 5–7. Jahrhunderts im Lichte von Namen und Wörtern*, Munich, 1997.

² Schramm 1984 : 227.

philologiques, en ce cas, ne sont pas tout aussi clairs. Dans le territoire mentionné, ce n'est qu'à Ohrid que les Slaves ont trouvé un milieu urbain dont une majorité relative parlait une langue barbare. La présence des Romains remonte tout aussi loin – comme on le constate, de manière impérieuse, dans la plupart des villes de Macédoine – à Ellassona, étant donné l'ancienne forme, à l'évidence aroumaine, *Lāsun*. Il s'agit d'une prolongation en Thessalie de la chaîne des villes macédo-romanes. Il ne semble pas que la population romane ait été prédominante dans la chaîne des villes de Macédoine avant l'arrivée des slaves, au VII^e siècle. Car, avant l'an 600 après J.-Ch, c'est-à-dire avant l'instauration de la domination romane au sud-est de l'Europe, prévalaient – au sud de Skupi (Skopje) et au nord de la Thessalie – les anciennes langues barbares des autochtones. [...] Que les Romains soient devenus prépondérants dans les villes de Macédoine est dû à l'anéantissement de la frontière romane du nord, le long de la Sava et du Bas Danube. Immédiatement après l'an 600, des groupements considérables de population urbaine de langue latine des villes y situées ont été poussés de 400–500 km vers le sud »³.

Pour mieux fonder ces affirmations, G. Schramm se réfère à deux sources historiques : *Miracula Sancti Demetrii*, écrit hagiographique anonyme de la fin du VII^e siècle, et l'ouvrage de l'écrivain byzantin Kékauménos, *Strategikon*, rédigé en grec entre 1075 et 1078⁴. L'historien allemand puise, à la première source, seulement quelques informations qu'il présente ainsi : « Nous savons de *Miracula Sancti Demetrii* qu'au VII^e siècle ceux qui fuyaient les villes du nord, telles Naissus [=Niš] et Serdica [=Sofia], se sont réfugiés à Salonique »⁵. Il ne ressort pas du passage résumé par G. Schramm qu'il s'agirait de « groupement considérables » [allemand. erhebliche Teile] de citoyens, mais seulement de réfugiés de Naissus et Serdica, et pas d'autres villes, comme laisse entendre l'historien allemand. De ces deux villes seule Naissus se trouve à proximité du Danube, Serdica [Sofia de nos jours] étant située au cœur des Balkans, au sud de la chaîne montagneuse des Balkans. De sorte que « les villes » du scénario conçu par G. Schramm se résument à une seule : Naissus. L'historien allemand omet pourtant de nous dire que dans la même source documentaire, *Miracula Sancti Demetrii*, il est question aussi de mouvements de population en sens inverse, du sud vers le nord : les Slaves et les Avars ont déporté dans la région de la ville de Sirmium [aujourd'hui, Sremska Mitrovica], située sur le Danube, les prisonniers de diverses provinces, y compris

³ Schramm 1986 : 104.

⁴ A propos de Kékauménos et ses écrits sur les Vlaques, cf. Saramandu 1997 et Saramandu 2004 : 20–23.

⁵ Nous reproduisons intégralement le passage auquel fait référence l'historien allemand : « Les thessaloniens [=les habitants de Salonique] avaient compris qu'ils allaient subir un siège auquel ils n'étaient pas préparés. Ils avaient essayé de s'encourager les uns les autres, mais leurs craintes furent amplifiées parce que les citoyens de Naissus et Serdica, réfugiés parmi eux, prédisaient qu'avec une seule pierre jetée par leurs engins, ils <les Avars> allaient détruire le mur <de la ville> » (Români 1997 : 102, avec précision dans la note en bas de page : « Le refuge de la population romane des deux métropoles danubiennes a lieu à la suite de leur conquête par les Avars vers [l'année] 619 »).

des territoires d'Illyrie, de Dardanie, de la zone des monts Rhodopes et de Thrace, jusqu'à Constantinople⁶. Nous trouvons l'interprétation la plus correcte des passages de *Miracula Sancti Demetrii* chez G. I. Brătianu : l'historien roumain a saisi qu'il s'agissait d'une « double migration » et que ce « va et vient des captifs et des émigrants d'une rive à l'autre du Danube n'avait pas cessé, en dépit de l'invasion slave et – sans doute – justement à cause d'elle »⁷.

Pour ce qui est du passage de l'écrit de Kékauménos, relatif à une prétendue « descente » de Vlaques en Hellade au X^e siècle ou à une période immédiatement antérieure, nous avons présenté l'interprétation correcte dans un article publié en 1997 (basé sur les contributions des historiens Neagu Djuvara et A. B. Černjak), dont nous reproduisons la conclusion : « De ce qui précède, il ressort que dans *Strategikon* Kékauménos se réfère à une prétendue migration des Vlaques en Hellade après la défaite de Décébal face à Trajan dans les guerres daces. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés, récemment et de manière indépendante, en partant de l'analyse de texte, les historiens Neagu Djuvara et A.B. Černjak. Par conséquent, le passage du texte de l'écrivain byzantin Kékauménos concernant la présence des Vlaques en Hellade au X^e siècle ne constitue pas une preuve « de la descente » des aroumains du nord vers le sud de la péninsule balkanique au X^e siècle ou à une période immédiatement antérieure »⁸.

Pour revenir aux toponymes que les slaves auraient pris – à l'avis de G. Schramm – à la population romanisée du sud du Danube, nous estimons que les modifications phonétiques⁹ sur lesquelles l'historien allemand, qui n'est pas spécialiste en la matière, fonde son affirmation, ne résistent pas à l'analyse linguistique. Une question si importante n'aurait pu échapper à l'attention des romanistes et des spécialistes en toponymie balkanique¹⁰.

Un autre élément important, dans la conception de G. Schramm, est la constitution – à côté de la population romanisée urbaine du sud de la péninsule balkanique – de ce que l'historien allemand appelle *balkanische Hirtenromania* : « Une dominante pastorale si évidente – qui perdure aujourd'hui encore chez les Aroumains non-citadins et que nous pouvons supposer chez les Daco-roumains

⁶ Ci-après, le passage de *Miracula Sancti Demetrii* : « Nous avons parlé plus haut des Sclavins...et Avars, de la manière dont ils ont saccagé Illyrie, presque entièrement, c'est-à-dire les provinces des deux Pannonies, des deux Dacies, de la Dardanie, de la Moesie, de la Praevalitanie, des Rhodopes ainsi que la Thrace et la région [...] du côté de Byzance <Constantinople> ; toute la population a été déportée par le chagan [= roi des Avars] dans la région avoisinant la Pannonie, au bord du Danube, dont la métropole était jadis Sirmium, où <les prisonniers> ont été installés comme de siens sujets » (Români 1997 : 102, avec la précision en note de bas de page : « l'événement a probablement lieu en [l'an] 619 »).

⁷ Brătianu 1937 : 55. Pour tout le sujet en question et l'interprétation des passages de *Miracula Sancti Demetrii*, cf. Saramandu 2004 : 16–17, 69–70, Saramandu 2005 : 11, 16–17.

⁸ Saramandu 1997 : 416 ; cf. aussi Saramandu 2004 : 22, 62, 120–121.

⁹ Cf. Schramm 1986 : 106–107.

¹⁰ Même Johannes Kramer, partisan de la théorie migrationniste, considère que G. Schramm a abouti aux résultats de ses recherches « par des voies très peu orthodoxes, au moins d'une perspective romane » (Kramer 1999–2000 : 142).

pour une époque antérieure – n'est constatée chez aucun autre peuple balkanique. Nous y avons – à côté de l'importante composante urbaine chez les Aroumains – un deuxième élément ethnographique impliqué dans la question de la continuité de la romanité orientale »¹¹. Etant donné le caractère unitaire de la langue – « tous les Roumains, qu'ils soient du nord ou du sud du Danube, parlent les dialectes de la même langue romane »¹², il s'ensuit que les *balkanische Hirtenromania* historiquement attestées seraient issues d'une même source (« racine ») : « die historisch faßbaren Hirtenromanien sind aus einer einzigen Wurzel hervorgegangen »¹³. Pour situer la source, G. Schramm se réfère aux concordances entre le roumain et l'albanais et arrive à délimiter un espace sud-danubien très restreint. Si R. Roesler admettait un vaste espace romanisé dans la péninsule balkanique – Thessalie, Macedoine, Illyrie, Moesie et Scythie¹⁴ – berceau de la langue et du peuple roumain, espace que G. Weigand réduit ultérieurement sévèrement au triangle Sofia-Niš-Skopje¹⁵, G. Schramm le réduit encore plus, le limitant à la région montagneuse entourant la ville de Štip (l'antique Astibos), traversée par la rivière de Bregalnica, affluent du Vardar¹⁶ (la zone en question se trouve à l'est de l'actuelle République de Macédoine). Partant de cette contrée très restreinte, les bergers se sont répandus, par *transhumance*, dans toutes les directions, occupant des territoires du sud et du nord du Danube où nous trouvons de nos jours les Roumains. Au nord du Danube, les Roumains seraient venus de Bulgarie, s'établissant tout d'abord en Valachie, dès le X^e siècle : « La langue roumaine a été transplantée en Roumanie par les immigrants venus de Bulgarie. [...] Pour la Valachie, nous pouvons envisager une vague immigrée déjà au X^e siècle »¹⁷. En Transylvanie, les Roumains seraient arrivés non seulement après les Hongrois, mais aussi après les Allemands, s'établissant dans cette région, en traversant les Carpates, dès la deuxième moitié du XII^e siècle¹⁸.

Comme il en découle de l'exposé ci-dessus, G. Schramm est parti, dans ses ouvrages, de deux constatations connues – les similitudes entre les dialectes roumains et les concordances linguistiques roumano-albanaïses – ce qui imposerait, à l'avis de l'auteur, la localisation au sud du Danube du territoire de formation de la langue roumaine. Malheureusement, l'historien allemand ignore les arguments avancés antérieurement par les érudits roumains et étrangers contre cette interprétation. On a d'ailleurs démontré que les similitudes entre les dialectes ne contreviennent pas à l'idée d'un vaste espace romanisé au nord et au sud du Danube, « des Carpates jusqu'au Pinde »¹⁹, la Transylvanie étant une « foyer

¹¹ Schramm 1986 : 109.

¹² Ibidem.

¹³ Ibid., Ibidem.

¹⁴ Roesler 1871 : 136, 145.

¹⁵ Cf. récent, en ce sens, Poghirc 1989 : 38.

¹⁶ Cf. Schramm 1986 : 110, 118.

¹⁷ Schramm 1987 : 87.

¹⁸ « Le début de la migration roumaine [vers la Transylvanie] doit être situé dans la deuxième moitié du XII^e siècle » (Schramm 1987 : 92).

¹⁹ Cf. Cipidan 1942 : 143 ; cf. aussi Puşcariu 1940 : 253.

linguistique du roumanisme nord-danubien »²⁰. Egalement, les concordances entre le roumain et l'albanais ne supposent pas un espace restreint de cohabitation des locuteurs des deux langues ; les concordances en question s'expliquent d'une manière satisfaisante par un héritage commun, comme éléments de substrat en roumain, l'albanais descendant directement de la langue autochtone²¹.

Dans un ample article, intitulé *Sprachwissenschaft und Politik. Die Theorie der Kontinuität des Rumänischen und der balkanische Ethno-Nationalismus im 20. Jh.* (publié dans la revue « *Balkan-Archiv. Neue Folge* », nos 24–25, 1999–2000, pp. 103–163), Johannes Kramer tente, à son tour, d'apporter des arguments contre la continuité nord-danubienne des Roumains. Parmi d'autres, l'auteur met en discussion 17 termes chrétiens d'origine latine²² (*boteza, creștin, cruce, dumnezeu, păcat*²³ etc.) attestés dans des textes des II^e–IV^e siècles après J.-Ch., qui auraient été amenés au nord du Danube par la population convertie au christianisme du sud du Danube, ce qui serait un argument contre la continuité de la romanité nord-danubienne. Il ne s'agit pas d'une question nouvelle : elle a été évoquée en Roumanie pour la première fois par V. Pârvan²⁴. Que le christianisme et la terminologie chrétienne fondamentale, d'origine latine, aient apparu tout d'abord au sud du Danube n'exclue nullement l'existence d'une population romanisée au nord du Danube, où le christianisme et les termes chrétiens pouvaient pénétrer ultérieurement. Le christianisme s'est propagé partout par missionnarisme et non par déplacements de populations chrétiennes²⁵.

Nous arrivons ainsi à la contribution la plus récente, celle d'un travail de synthèse dû à Helmut Lüdtke, *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*, paru à Kiel en 2005. Le romaniste allemand n'apporte rien de nouveau, mais il soutient les thèses antérieures contre la continuité ainsi que celle fondées sur l'existence d'un fond lexical commun au roumain et à l'albanais (éléments autochtones mais aussi des mots d'origine latine, y compris la terminologie chrétienne fondamentale) et sur le rôle central attribué aux déplacements incessants (attestés jusqu'au 20^e siècle) des bergers transhumants romanisés, lesquels, partant de « leur supposée patrie située au sud et au sud-ouest du Bas Danube ont migré en toutes directions : vers le nord, jusqu'à Istria, vers le sud, jusqu'en Epire, vers l'ouest, jusqu'aux Alpes dinariques (où ils furent assimilés par les Slaves), vers l'est et le nord-est – en traversant le Danube – jusqu'en Roumanie »²⁶.

²⁰ Cf. Petrovici 1941.

²¹ Cf. Brâncuș 1983.

²² Il y en a 15 que l'on retrouve pour le moins dans un des dialectes roumains sud-danubiens.

²³ En français : *baptiser, chrétien, croix, Dieu, péché*.

²⁴ Voir Pârvan 1911.

²⁵ Cf., en ce sens, Stoicescu 1980 : 149.

²⁶ Lüdtke 2005 : 431. Le même « scénario », dans la terminologie de l'auteur, s'applique tant aux Roumains qu'aux Albanais : « les deux langues doivent avoir leur origine dans une territoire intermédiaire – aujourd'hui slavisé – où elles n'existent plus, les locuteurs s'étant déplacés, à un moment donné, vers l'Albanie, respectivement la Roumanie, en y imposant leurs langues » (Lüdtke 2005 : 419).

Nous n'avons pas relevé, dans le présent exposé, tous les aspects abordés par les trois auteurs allemands. Nous en avons retenu les éléments inédits ainsi que certains faits supplémentaires destinés à soutenir la thèse migrationniste. Quant à l'argument toponymique, nous nous sommes contentés de relever les éléments, moins connus, des écrits de l'historien G. Schramm : l'origine roumaine de certains noms slaves de villes du sud du Danube. Pour ce qui est des toponymes roumains du nord du Danube, qui attestent la continuité de la population romanisée, il est regrettable que l'auteur n'ait pas tenu compte des contributions des historiens et linguistes roumains. La remarque est valable, d'ailleurs, pour les contributions roumaines, en général, qui ne sont pas mises en valeur comme elles le méritent ou qui sont ignorées. Elle est valable aussi pour les contributions de ces auteurs étrangers – historiens ou linguistes – qui ont soutenu la continuité de la romanité nord-danubienne, se prononçant contre les théories migrationnistes²⁷. En ces circonstances, nous exprimons nos réserves par exemple, quant à l'opinion du Istvan Schütz, selon laquelle, dans la direction inaugurée par R. Roesler, « la monographie de G. Schramm marque un très important pas en avant dans les recherches concernant l'ethnogenèse des Roumains »²⁸. Nous abondons, par contre, dans le sens de la constatation par laquelle Rudolf Windisch concluait l'article écrit à l'occasion de l'anniversaire d'un siècle depuis la parution de l'ouvrage de R. Roesler : « Bref, nous considérons que la thèse roeslérienne – surtout dans sa forme dogmatique, intransigeante, représentée par Roesler lui-même – ne peut plus être soutenue »²⁹.

BIBLIOGRAPHIE

- Brătianu 1937 – G. I. Brătianu, *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*, Bucarest, 1937.
 Brâncuș 1983 – Grigore Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, Bucarest, 1983.
 Capidan 1942 – Theodor Capidan, *Macedoromânii. Etnografie, istorie, limbă*, Bucarest, 1942.
 Kramer 1999-2000 – Johannes Kramer, *Sprachwissenschaft und Politik. Die Theorie der Kontinuität des Rumänischen und der balkanische Ethno-Nationalismus im 20. Jh.*, in „Balkan-Archiv. Neue Folge”, XXIV-XXV, 1999-2000, pp. 103–163.
 Lüdtko 2005 – Helmut Lüdtko, *Der Ursprung der romanischen Sparchen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*, Kiel, 2005.
 Pârvan 1911 – Vasile Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului dacoromân*, Bucarest, 1911.
 Petrovici 1941 – Emil Petrovici, *Transilvania, vatră lingvistică a românismului nord-dunărean*, in „Transilvania”, LXXII, 1941, no. 2, pp. 102–106.
 Poghiric 1989 – Cicerone Poghiric, *Romanisation linguistique et culturelle dans les Balkans. Survivances et évolution*, in vol. *Les Aroumanis*, Paris, 1989, pp. 9–44.
 Pușcariu 1940 – Sexil Pușcariu, *Limba română, I. Privire generală*, Bucarest, 1940.

²⁷ Nous trouvons chez Stoicescu 1980 une présentation de synthèse, pour la période antérieure à la parution des ouvrages en question.

²⁸ Schütz 1992 : 429.

²⁹ Windisch 1981 : 415 ; cf. aussi Saramandu 2008.

- Roesler 1871 – Robert Roesler, *Romänische Studien*, Leipzig, 1871.
- Românii 1997 – *Românii de la sud de Dunăre. Documente*, Bucurest, 1997.
- Saramandu 1997 – Nicolae Saramandu, *Despre coborârea aromânilor în sudul Peninsulei Balcanice. „Mărturia” lui Kekaumenos*, in SCL, XLVIII, 1997, no. 1-4, pp. 407–417.
- Saramandu 2004 – Nicolae Saramandu, *Romanitatea răsăriteană*, Bucurest, 2004.
- Saramandu 2005 – Nicolae Saramandu, *Originea dialectelor românești*, Bucurest, 2005.
- Saramandu 2008 – Nicolae Saramandu, *Atestări istorice ale continuității (secolele IV-VII)*, in SCL, LIX, 2008, no. 1, pp. 219–227.
- Schramm 1984, 1986, 1987 – Gottfried Schramm, *Frühe Schicksale der Rumänen. Acht Thesen zur Lokalisierung der lateinischen Kontinuität in Südosteuropa*, in „Zeitschrift für Balkanologie”, XX, 1984, pp. 223–241 (1. Teil); XXII, 1986, no. 1, pp. 104–125 (2. Teil); XXIII, 1987, no. 1, pp. 78–94 (3. und letzter Teil).
- Schütz 1992 – István Schütz, *Les huit thèses de Gottfried Schramm et l’ethnogénèse roumaine*, in „Travaux de linguistique et de philologie”, XXX, 1992, pp. 417–430.
- Stoicescu 1980 – Nicolae Stoicescu, *Continuitatea românilor*, Bucurest, 1980.
- Windisch 1981 – Rudolf Windisch, *Teza lui Robert Roesler – o sută de ani mai târziu*, in *Logos Semantikos. Studia in honorem Eugenio Coseriu*, vol. I, Madrid/Berlin, 1981, pp. 405–415.

Nicolae Saramandu

(Institut de Linguistique “Iorgu Iordan – Al. Rosetti”)